



Caroline Lamarche, en pleine nature. L'écriture et l'environnement sont ses deux combats.

sionnée par la littérature belge, André Baillon, Andrée Sodemkamp, immense poétesse... *La configuration de morts* de Catherine Barreau est mon coup de cœur de l'année. Elle est publiée chez Weyrich, qui a une belle collection d'auteurs belges. Baillon est pour moi le Céline des lettres belges. *Voyage au bout de la nuit* est un livre que je place au Panthéon des lectures. J'aime cette façon d'écrire comme si on s'adressait à tout le monde d'une manière accessible, et qui en fait est extrêmement travaillée. Baillon est un des fleurons de notre littérature, trop peu connu chez nous. Il y a une francolâtrie ambiante qui fait qu'on se précipite vers tout ce qui vient de France.

La campagne Pilen "Lisez-vous le belge?" valorise la littérature belge, et la Foire du livre mettra l'accent sur les auteurs et éditeurs belges. Cela vous réjouit? Oui, car je n'ai jamais renié mon attachement à la Communauté française. On habite sa langue. La langue est un pays. Je suis venue de Paris. J'ai passé mon bac à Paris. À 41 ans, j'ai publié mon premier livre. Le territoire où s'enracine mon écriture, c'est ici. On est une communauté. On a des atouts culturels qui ne sont pas ceux de Paris. Il est temps d'en prendre conscience.

Comment naissent vos livres?

Pour mon dernier recueil, la plus ancienne des

nouvelles, *Mensonge*, a vingt-cinq ans. J'écris par nécessité, car ce sont des moments qui me bouleversent, ou parce que des revues m'ont demandé d'écrire des nouvelles. Elles se sont accumulées. Beaucoup d'entre elles parlaient d'animaux. J'avais trouvé mon fil rouge. Ce recueil réunit deux parts de mes activités, le militantisme environnemental et mon écriture.

Le Goncourt de la nouvelle a-t-il dopé les ventes?

Je suis une écrivaine extrêmement confidentielle, qui avait un succès d'estime, mais un beau succès d'estime. Je vais enfin avoir un livre en Folio, car j'ai dépassé les 5 000 exemplaires vendus, mais la plupart des auteurs n'y arrivent pas. Je n'écris pas de romans haletants, je n'ai pas ce talent. Je suis contente d'être un auteur de niche et d'avoir cette écriture ciselée.

Vous attendiez-vous à ce prix quinquennal?

Pas du tout. Je ne m'attendais à aucun des prix reçus. J'ai été formée, dans mon enfance, avec un livre formidable, la Bible, qui vous dit: "*Cherchez le royaume de Dieu, tout le reste vous sera donné de surcroît.*" Je ne peux pas vivre sans écrire. J'ai cherché le royaume de l'écriture et tout le reste m'est venu. Je dois tout à l'écriture. Avec elle, on est toujours gagnant. On supporte la vie parce qu'on écrit.



Anne Sylvestre
Auteurice, compositrice et interprète (1934-2020)

Au revoir, Anne Sylvestre, et merci

Chanson L'auteurice, compositrice et interprète des "Gens qui doutent" s'est éteinte à 86 ans.

Dans une scène de *Plaire, aimer et courir vite*, film de Christophe Honoré sorti en 2018, passe dans l'autoradio une chanson d'une beauté infinie: "*J'aime les gens qui doutent, les gens qui trop écoutent leur cœur se balancer.*" Qui aura su, en l'entendant, qu'elle avait été composée, écrite et interprétée par Anne Sylvestre? Car la chanteuse française, décédée lundi 30 novembre à Paris à l'âge de 86 ans, n'a que confidentiellement atteint le grand public. Surtout connue pour ses *Fabulettes* pour enfants (12 volumes), qu'elle commence à composer au début des années 70, elle avait pourtant également enregistré plus de 300 chansons pour adultes (regroupées sur 15 albums). De très beaux textes, que d'aucuns n'hésitent pas à comparer à ceux de Brassens et qui tiennent tout autant la comparaison aux côtés des Brel, Barbara ou Ferré. Mais, comme souvent, où se place le curseur de la notoriété?

Anne Beugras, de son vrai nom, entame sa carrière à la fin des années 50 dans divers cabarets de la rive gauche à Paris. À 23 ans, elle devient l'une des premières femmes à écrire et composer ses chansons. En 1959, elle enregistre son premier 45 tours ("*La porteuse d'eau*" et "*Philomène*"). Femme de tempérament, elle s'est, pendant toute sa carrière, intéressée aux faits de société, et notamment à la condition féminine, se revendiquant "*chanteuse féministe*". Elle a écrit sur l'avortement ("*Non tu n'as pas de nom*", 1973), le viol ("*Douce maison*", 1978), les amours féminines ("*Gay, marions-nous*", 2007).

En 2013, sur son dernier album studio, le titre "*Juste une femme*" était une allusion assumée à l'affaire DSK, quatre ans avant la déferlante #MeToo. Toute sa vie, Anne Sylvestre, chanteuse "classique", aura été une observatrice visionnaire de la société.

M.-A.G.